

## **UNE HISTOIRE MONDIALE DU COMMUNISME**

### **EXTRAITS**

« Que l'on songe à tous ceux qui ont participé aux arrestations, aux interrogatoires, aux tortures. Il y a les « juges » qui ont prononcé les condamnations à mort. Pour exécuter un homme d'une balle dans la nuque il faut être près de lui, et recevoir son sang, des morceaux de sa cervelle parfois. Le supplicié doit être tenu par deux autres personnes pour éviter qu'il ne se débatte. Il y a tous ceux qui ont transporté les corps, qui les ont fait brûler dans les crématoires. Il y a ceux qui ont creusé les fosses communes, jeté les cendres. Il y a encore ceux qui ont conduit et surveillé les trains de la déportation, qui ont réceptionné les prisonniers, qui les ont vu mourir pendant le transport ou en arrivant au camp, affaiblis et affamés, sans rien pour s'abriter ni se nourrir. Il y a ceux qui ont perquisitionné, réquisitionné les grains, empoisonné la terre et fait mourir de faim des millions d'hommes, de femmes, d'enfants. Il y a ceux qui ont patrouillé dans les gares, aux frontières pour repousser les misérables qui tentaient de se sauver du piège mortel de la famine. Il y a ceux qui ont recueilli les statistiques des tués, des déportés, des morts de faim, ceux qui les ont recopiées, ceux qui les ont classées dans les archives. Cela en fait des bourreaux et des complices. Le constat vaut pour cette décennie sanglante qui s'est achevée avec la Grande Terreur comme pour tous les autres crimes de masse dont le système soviétique s'est rendu responsable, et bien sûr elle vaut également pour tous les massacres qu'allaient perpétrer d'autres régimes communistes plus tard dans le monde.

Une telle organisation a demandé une logistique qui impliqua des centaines de milliers d'autres personnes. L'arrestation, le transport, le « stockage » de millions d'êtres humains ont mobilisé des ressources relevant de plusieurs ministères et administrations. Il fallait que ceux-ci coopèrent, qu'ils détournent de leur destination initiale une partie de leurs moyens, que les indices du plan soient modifiés en conséquence, etc. Il y a le parti, ses militants, qui ont vu et encouragé cette politique, quand ils ne l'ont pas accompagnée en participant, notamment, aux réquisitions dans les campagnes. Et puis, il y a aussi, malheureusement, une partie du peuple, ceux qui ont dénoncé leurs voisins, les enfants endoctrinés qui ont été les premiers accusateurs de leurs parents. D'innombrables familles ont été brisées de la sorte. »

Thierry Wolton, *Une histoire mondiale du communisme*, tome 1 : *Les bourreaux*, pp. 337-338

« La force d'un tel système a tenu dans l'atomisation des sociétés soumises à son ordre, à la destruction des liens sociaux et des institutions traditionnelles ; sa fragilité s'est révélée en revanche dans son incapacité à les contenir dans cet état. Dès que l'Homo communistus a commencé à devenir sceptique avant de cesser de croire, les régimes communistes ont été ébranlés ; à partir du moment où il a pris conscience de l'ampleur du mensonge, ils se sont effondrés. « Tu n'es pas aussi faible que tu le penses/Et même si tu étais comme un simple caillou dans un champ/Le cours de l'avalanche est chargé/Par les pierres qu'elle rencontre sur son chemin », commente Czesław Miłosz dans son *Traité moral*. « Seul l'individu est réel, et non les mouvements de masse dans lesquels il se perd volontairement pour échapper à lui-même », insiste le prix Nobel de littérature. La sauvegarde de l'identité individuelle a aidé au maintien des liens humanistes indispensables à la conservation d'une société civile, même sous une forme embryonnaire. Ce que l'idéologie au pouvoir voulait précisément anéantir. Dostoïevski se méfiait de ceux qui aiment l'humanité au point d'en oublier les hommes ; un siècle de communisme atteste que l'individu ne saurait être réduit à une abstraction pour donner un sens à l'Histoire.

On se souvient de la poétesse Anna Akhmatova en train de faire la queue devant une prison de Leningrad où son fils unique venait d'être conduit après une rafle pendant la Grande Terreur. On se souvient qu'elle s'y trouve en compagnie de mères, d'épouses, de filles, de sœurs qui, comme elle, espèrent quelques nouvelles de leurs proches. On se souvient que l'une de ces femmes, dans cette foule anonyme, la reconnaît, s'approche d'elle et lui demande si « ça » elle pourrait le décrire. « Oui, je le peux », répond la poétesse. « Alors, écrit-elle, une espèce de sourire glissa sur ce qui avait été jadis son visage. » Ce sourire d'un instant, l'éternité que lui offre l'auteur par ses mots, laissent entrevoir cette face lumineuse de l'humanité que les malheurs ne sont jamais parvenus à éteindre tout à fait. »

Thierry Wolton, *Une histoire mondiale du communisme*, tome 2 : *Les victimes*, p. 1125

« La séduction qu'exerce le communisme sur les esprits tient, d'une manière générale, à l'intellectualisation de la politique que le corpus scientifique du marxisme-léninisme favorise. La pratique communiste exprime dans une certaine mesure l'essence du politique, en instaurant une sorte d'impératif catégorique par la connaissance du social qu'offrirait la lutte des classes moteur de l'histoire, donnée comme la voie tracée pour toutes les sociétés. À la satisfaction qu'offre à l'esprit cette utopie s'ajoute l'impression pour l'intellectuel de pouvoir se réaliser grâce à elle. En somme, l'intellectuel est à la religion séculière communiste ce que le prêtre est à la religion régulière, à la fois l'interprète et le serviteur d'une volonté suprême. Il s'effectue par le biais du marxisme-léninisme une sorte de transfert de sacralité entre le clergé et les intellectuels, ce qui est devenu possible après que la Révolution française a décrété la mort de Dieu. (...)

La situation est toutefois paradoxale pour les intellectuels, l'utopie est la leur, ceux qui l'ont mise en œuvre sont des leurs, et pourtant ce sont les prolétaires qui sont mis en valeur. (...)

Il y a forcément dans l'adhésion au communisme une part de haine de soi chez l'intellectuel qui s'engage. L'élimination du bourgeois que l'idéologie a promise, l'exacerbation de la lutte des classes que le parti-État promet sont autant de menaces adressées à sa personne. Lorsque le communisme dénonce la démocratie représentative, édifiée par des bourgeois éclairés par les intellectuels d'autrefois, il condamne le rôle et l'utilité de ces derniers. L'intellectuel du début du XX<sup>e</sup> siècle accepte la dénonciation dont il est l'objet car il se trouve être, le plus souvent, un désenchanté du capitalisme et de la démocratie qui, d'après lui, n'ont pas tenu leurs promesses. Crises économiques, crises politiques, guerres coloniales, guerres nationales et mondiales ont jalonné la marche en avant chaotique des sociétés modernes, ce que beaucoup d'esprits considèrent comme un échec personnel. La tentation de détruire ce « vieux monde », pour en construire un nouveau, est forte chez eux. Nouvelle promesse d'un avenir meilleur, l'utopie communiste offre aux intellectuels le moyen de se racheter de leurs supposées responsabilités dans la faillite passée. La haine de soi s'exprime pour beaucoup à travers la haine du système démocratique, que l'idéologie marxiste-léniniste satisfait dans sa radicalité : du passé, faisons table rase ! Plus tard, quand le compagnon de route va se trouver confronté au « socialisme réel » - terreur, échec économique -, il aura toujours la tentation de dire que c'est pire encore sous le capitalisme. Perçu comme un réenchantement du monde, le communisme offre l'occasion à l'intellectuel de reprendre confiance en soi, tout en lui (re)donnant l'impression d'une utilité. »

Thierry Wolton, *Une histoire mondiale du communisme*, tome 3 : *Les complices*, pp. 471-473